Case
FRC
5147

M&W 9187 no.1

*Ô Pere des Bourbons, soulage donc mes peines!*
*Dois-je passer mes jours à me forger des chaînes?*

*un ami du Roi.*

# LOUIS XIV

## A SAINT-CLOUD,

## AU CHEVET DE LOUIS XVI,

## DIALOGUE.

Le manuscrit de ce dialogue a été trouvé dans la poche de M. *Paul*, l'un des illuminés conduit de Saint-Cloud aux prisons de l'Abbaye. Un patriote *enrôlé dans la Garde Nationale*, a cru devoir le publier, pour éclairer ses concitoyens sur les manœuvres perfides des ennemis de la révolution. Cet écrit jette un grand jour sur les COMPLOTS, Maillebois, Savardin, Condé, Tomassin, d'Artois, d'Estaing, d'Orléans, Throuard, Saint-Priest, la Tour-du-Pin, Necker, Montmorin, Mirabeau, Maury, Cazalès, d'Aiguillon, &c. &c. &c. &c. &c. &c. &c. &c. &c. &c. &c. &c.

THE NEWBERRY LIBRARY CHICAGO

# LOUIS XIV.

## A SAINT-CLOUD,

## AU CHEVET DE LOUIS XVI,

## DIALOGUE.

---

LOUIS XIV ET LOUIS XVI.

LOUIS XIV.

D'OU VIENS-TU mon fils ?

LOUIS XVI.

De la fédération générale.

LOUIS XIV.

Qu'est-ce que c'est que cette fédération ?

LOUIS XVI.

C'est la réunion de tous mes sujets....

LOUIS XIV.

Contre toi, peut-être ? Hem ! Benêt ! J'ai su tes fredaines, ton imbécille foiblesse et les suites cruelles de ton ivrognerie ? Qu'as-tu fait de ton royaume ? Parle....

LOUIS XVI.

Demandez-le à la Fayette ?

LOUIS XIV.

Quoi ! tu l'as mis entre les mains inexpérimentées de ce jeune fat ?

LOUIS XVI.

Non, il s'en est emparé.

LOUIS XIV.

Il s'en est emparé, parce que tu étois ivre. Crois, qu'il n'eut jamais osé te combattre pour le conquérir. On connut son courage tout entier à la mémorable journée du 5 octobre. Pâlir, intriguer et plier, voilà tout ce que sait faire ce général si renommé.

LOUIS XVI.

Cela se peut, mais il a la force en main, il peut tout....

LOUIS XIV.

Il peut tout, parce que tu l'as voulu. Le mal vient de loin. Si ta stupide indulgence n'eût pas enhardi tes parlemens au crime, ils auroient enregistré l'impôt de mon ami Vauban, l'*impôt territorial* et le *timbre*, et ton empire-fleuriroit

encore ; n'avois-tu pas ton fouët le jour où ils protesterent avec tant d'audace ? Il falloit lire l'histoire, et tu aurois appris de moi comment on mene les parlemens insolens & les peuples rebelles ; tu n'aurois point joué le rôle ridicule d'un mannequin. Le banquier Necker ne t'auroit point immolé à la petite gloriole de passer pour un ministre *populaire* ; tu n'aurois point été vendu par ta femme, et tu n'aurois point aujourd'hui douze cens maîtres, Bailly & la Fayette pour tuteurs, et les quarante-huit municipalités prêtes à t'égorger.

LOUIS XVI.

Ne m'accablez pas, mon pere ; je suis assez malheureux d'être considéré comme un *zéro* dans mes propres états.

Vous ne savez pas tout ce que j'ai souffert ; vous ne savez pas tout ce que j'ai fait pour le peuple ingrat qui me honnit et m'outrage. A peine étois-je monté sur le trône que vous occupâtes avec tant de gloire et de fermeté, que voulant restituer à l'homme tous les droits qui lui avoit eté départis par la nature, et ne point souffrir qu'une partie de mes sujets fût esclave de l'autre, j'abolis la servitude dans mes états . . . Ma cour, beaucoup moins brillante que la vôtre, nuisoit cependant à mes vues d'économie, je la

réformai, et ne conservai de son éclat, que ce qui pouvoit constituer le train d'un prince bourgeois. Par-tout où se montroit l'oppression et la tyrannie, je volois au secours des opprimés. J'affranchis l'Amérique des fers de l'Angleterre...

LOUIS XIV.

Tu fis là une belle besogne. Tu dépensas quinze cents millions, et te fis un ennemi éternel qui, tôt ou tard, te fera payer peut-être de ta tête l'audace inouie d'avoir arraché à sa domination un pays qu'il possédoit aussi équitablement que tu possedes ta *bonne ville de Paris*.

LOUIS XVI.

Des tortures exécrables forçoient l'homme vertueux de se mentir à lui-même, en s'avouant coupable, pour s'épargner de nouveaux tourmens; j'abolis la question préparatoire.

Le code criminel, malgré les soins que vous vous étiez donnés pour le civiliser, se ressentoit encore de la barbarie et de l'atrocité, des siecles de ténebres qui l'avoient fait éclore; je corrigai le code criminel.

L'impôt pesoit en entier sur la classe la plus laborieuse et la plus utile. Les sueurs d'une année suffisoient à peine au laboureur pour

payer la multiplicité des contributions dont l'avoient accablé les privilégiés et les concessionnaires ; je proposai l'égale répartition de l'impôt.

On inculpa mes ministres, je les réformai ; on calomnia mes intentions et mon cœur dans l'administration de la chose publique ; j'appellai auprès de moi l'élite des sages de mon royaume ; je m'environnai de toutes les lumieres et de toutes les vertus ; mes sujets partagerent les sollicitudes du trône. Eh ! bien les Notables ne firent qu'aggraver le mal dont on s'étoit plaint.

Pour remédier enfin à toutes les calamités publiques, je convoquai mon peuple en *assemblée*. Un jour lui eût fuffi pour faire le bonheur de 25 millions d'hommes, je ne fais par quelle fatalité il s'est attaché à aggraver leurs maux. Je ne parle pas des outrages divers que m'a fait cette Assemblée immorale ; je ne parle pas de l'opprobre dont elle m'a couvert, ni de la licence effrénée qu'elle a prêché à une populace toujours portée au mal, ni des fureurs, ni des excès qu'elle a consacrés ; je ne dis pas qu'elle a mis en problême, si je devois non pas regner, mais porter même le nom de roi ; je ne dis pas qu'en me détrônant, elle a dépouillé de leur patrimoine ma femme, mes enfans, mes freres et toute ma famille ; je ne dis pas qu'après s'être

revêtus du manteau royal, des scélérats ont soudoyé des assassins pour faire couler le sang des Césars et celui des Bourbons ; je ne dis pas qu'un traître, en ce moment le plus près du trône, et qui commande seul en France, a banni de ma présence, ou fait expirer sur des échafauts, tous les êtres qui compâtissoient à mes malheurs ; je ne dis pas que j'ai gémi pendant dix mois et que je gémis encore dans l'esclavage, sans cesse entouré de mes meurtriers, n'ayant plus d'autre pouvoir que celui d'exécuter sans réplique les ordres suprêmes d'un la Fayette et d'une horde d'assassins, ses dignes complices ; je ne dis pas que je crains à chaque instant que des forcenés viennent encore souiller les marches de mon ancien trône du sang de mes amis ; de ma femme, du seul frere qu'ils m'ont laissé, de mes ministres sur-tout, dont ils demandent la tête avec la même fureur qu'ils ont jadis couronnés.

LOUIS XIV.

Tu m'attendris moins que tu m'indignes. Ton peuple t'a traité en enfant. C'est ainsi qu'il voulut se comporter à mon égard lorsque je n'avois que quinze ans ; mais je le mis à la raison ; c'est ce que tu aurois dû faire. N'avois-tu pas du canon ? ne paye-tu pas des soldats ?

LOUIS XVI.

Oui, mais c'est pour me combattre.

LOUIS XIV.

Mets-toi à la tête de ton armée, et ne crains rien du Français : il peut se laisser séduire un moment par les traîtres ; il peut s'enivrer de leur vin et dépenser leur or, mais au nom de son roi, l'enthousiasme s'empare de son ame, et *vive le roi* est le premier cri qu'il puisse prononcer.

Mon peuple se ligua aussi contre moi : c'est au milieu de mes triomphes, lorsque les prix couronnoit les travaux de mes grands hommes de guerre, faisoit respecter ma puissance par l'Europe entiere ; c'est ce temps de prospérité et de gloire que choisirent les *frondeurs*, pour me poursuivre les armes à la main. Les parisiens, excités alors par Beaufort, Bouillon et la Rochefoucault, comme ils le sont aujourd'hui par la Fayette, me forcerent de quitter le Louvre pour me montrer à mes provinces. La Guienne, armée pour ma perte, se déclara pour moi dès qu'elle me vit. Tout mon peuple me témoigna qu'il n'en vouloit qu'à mes ministres. Je me vengeai de la rebellion de mes

sujets, en me mettant moi-même à la tête de mes armées. Bientôt la guerre civile cessa. Toutes les puissances étrangeres, réunies contre moi, vinrent se briser contre mes forces et ma valeur : ce que n'avoient pu Turenne, Condé, Villars, Harcourt, Duquesne, Luxembourg, Vendôme, Tourville, Duguai-trouin ma présence l'opéra. Je vis tomber les murs de 300 villes et places fortes, dont avant moi on n'avoit pas osé aborder. Voilà ce que peut l'aspect d'un roi courageux.

Mon fils, veux-tu reconquérir ta couronne, écoute l'avis paternel que je vais te donner.

Ton peuple ruiné, murmure contre les pervers qui l'ont dépouillé. Le nombre des mécontens surpasse de beaucoup celui des patriotes. Si le Français n'est pas fait pour l'esclavage, il n'aime pas non plus cette licence effrénée qui le fait trembler sans cesse pour sa vie ou pour sa propriété ; montre-toi digne de gouverner, et ton parti va se grossir de plus de douze millions d'hommes. Ose élever la voix ; montre le caractere d'un homme, d'un Bourbon ; encourage tes amis au lieu de les dénoncer, de les vouer au supplice ; déclare-toi pour ceux de tes sujets, qu'une troupe de forcenés harcele sans relâche, insulte sans pitié et dépouille de tout : marche à

la tête des amis de l'ordre et de la prospérité publique, et aussi-tôt tu verras les valeureux *bluets*, les dignes satellites de la Fayette, rentrer dans les caves d'où ils sont sortis quelques jours après le 14 juillet.

Les frontieres garnies de troupes étrangeres, sont disposées à te faciliter la victoire; la cause des souverains sera vengée par les peuples: il y va de leur gloire; déjà l'Angletere, l'Allemagne, l'Espagne, la Savoie, t'apprenent ce que tu dois entreprendre pour ton salut; tes troupes aigries par les horreurs qu'exercent contr'elles les nouvelles administrations et *l'armée bleue*, répareront la faute du mois de juillet, et les lâches Gardes-Françoises, dont on n'a pu faire de prétendus citoyens qu'en les ennivrant, recevront le salaire de ce patriotisme qu'ils nous vantent tant, et qu'on a récompensé avec tant de zèle & d'emphase.

Tu as de bon généraux que tu ne dois pas négliger; Maillebois, d'Estaing, Bouillé, Condé, te remettront facilement sur le trône. Certes, avec de tels hommes, avec les soldats d'airain de la Bohême & de la Prusse, avec nos fiers Anglois, les intrépides Espagnols, on doit peu craindre ce ramas d'hommes indiciplinés et peureux, qui au premier coup de feu, jetteront au loin leurs armes

et chercheront leur salut à travers les champs, les bois et les fleuves (1).

Voici donc le parti que, je te propose et le seul qui puisse te tirer du précipice où je te vois plongé. Sauve-toi, sors des mains de tes anciens esclaves devenus tout-à-coup tes tyrans; marche vers Metz ou vers Lyon. Là, tu trouveras des amis, et sois certain que la majeure partie, la plus saine de l'armée bleue, qui cache aujourd'hui son désespoir sous les fausses couleurs du patriotisme, t'y suivra, pour se ranger sous tes drapeaux : que Broglio à la tête de trente mille hommes, vienne à ta rencontre, que tes autres généraux entrent par les autres frontieres à la tête des troupes auxilliaires de tes voisins, et tu connoîtras bientôt ce peuple féroce, toujours bien insolent, lorsqu'il n'a personne à combattre, mais bien souple, bien lâche, bien facile à s'épouvanter, dès qu'il voit qu'on fait bonne contenance à ses téméraires entreprises.

Je te prédis que tu traverseras ton royaume sans obstacle, et que tu recevras par-tout sur ton passage les honneurs du triomphe. Tu vois que je connois tes sujets. Je veux que tu les

(1) C'est ce qu'ont fait au premier combat les Brabançons.

entende par-tout crier, *vive le Roi, vive Broglio, vive Condé, &c. &c.*

Arrivé à Paris les fauxbourgs te seront ouverts par leurs habitans, et tu sera rétabli sur le trône par ceux mêmes dont les haches et les piques t'en avoient renversé. C'est là que doit commencer le moment des vengeances. La Fayette qui ne rougit de rien aura sans doute l'audace de se présenter à tes yeux avec sa duplicité ordinaire. Il voudra te donner le change sur son service auprès de ta personne ; i dira qu'il n'a jamais été que ton ami, qu'il a fait tous ses efforts pour t'épargner des peines et des affronts ; il citera à l'appui diverses lâchetés, et entr'autres, sa pâleur du 5 octobre, et toutes les nuits qu'il a découché de peur d'être égorgé dans son lit.

Que la Fayette soit donc ta premiere victime, comme étant celui de tes ennemis le plus faux, le plus ambitieux et le plus lâche.

Dresse ensuite des milliers de potences. *Une* pour l'infâme Mirabeau, cet être de fange, dont la voix et l'opinion sont toujours vendues au poids de l'or, et qui ne connut d'autre sentiment que ceux du crime et de la faim.

*Une* pour les ingrats Lameth dont tu élevas l'enfance, que tu arrachas de la boue, pour en

faire un guerrier qui déshonora ton armée en lui prêchant l'insurrection et l'indiscipline.

*Une* pour les perfides Noailles, qui comblés de tes bienfaits, et après avoir beaucoup contribué à l'énorme *déficit* de tes finances, t'ont lâchement abandonné dès qu'ils ont vu que tu n'avois plus rien à donner.

*Une* pour le tartuffe Camus, esclave vieilli dans l'anti-chambre des ministres, bas-flatteur et copiste de Lamoignon, qui a voulu atteindre aussi la renommée d'un forcené, parce que c'étoit le seul moyen d'accaparer les faveurs du jour.

*Une* pour le petit et fat Barnave, *une* pour le crapuleux Chapellier, *une* pour le *prestolet* d'Autun, *une* pour le roi Sylvain, et enfin au moins six cents pour les coquins de l'assemblée prétendue nationale.

*Six cents* pour les motionnaires du Palais-Royal.

*Six cents* pour les fameux *Vainqueurs* de la Bastille.

*Douze* pour les prétendus *Orateurs* et *Avocats* du peuple, Mercier, Desmoulins, Noël, la Reynie, Prud'homme, Carra et compagnie.

Quant aux autres séditieux, laisse-les rentrer

en paix dans leur caves, et ne crains rien de leurs bras *invincus*.

Après cette grande besogne, rapelle ta Noblesse, celle qui malgré les périls t'est restée fidelle, rénds-lui tes faveurs, ses propriétés, son ancien lustre, sans lequel les états ne peuvent fleurir.

Rétablis ta puissance, en corrigeant les abus qui l'affoiblissoient; que tes ministres ne soient plus tout dans ton royaume, à ton préjudice: gouverne par toi-même, et sache dire quelquefois: *je veux*.

Sors donc, Louis, de ta stupidité, songe que tu n'as pas un moment à perdre: encore quatre jours, et peut-être il ne sera plus tems; encore quatre jours, (Ciel! quelle perspective affligeante!) encore quatre jours et peut être un fer régicide....

Pars, vole où tes amis t'appellent; laisse-là tes douze-cents tuteurs, ton roi Bailly, ton roi la Fayette, tes rois des fauxbourgs, et va montrer aux frontieres que tu es digne de porter mon nom, et de me succéder sur le trône.